

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Grégoire ROUILLER

Les "miracles" de notre foi (Liminaire)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1987, tome 83, p. 211-216

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Les « miracles » de notre foi

Un membre de la famille est malade. Ses souffrances s'éternisent. L'expérience répétée d'un échec exaspère. Le retour tant espéré d'un être cher ne s'annonce pas... Autant de situations qui torturent les cœurs. Pour combien de personnes aux prises avec de telles situations, les jours s'égrènent, monotones et décevants. Il arrive même que la prière s'affadisse, tant elle paraît inefficace, et que la foi vacille...

Les « anciennes » interrogations remontent alors à la conscience : si Dieu est Tout-Puissant, comment tolère-t-il un tel gâchis ? S'il est « Amour » et non justicier revancharde, comment n'abrège-t-il pas le calvaire de ses enfants, surtout de ceux qui sont innocents ?

Cela explique que le silence de Dieu conduise parfois tel torturé à l'athéisme. Si Dieu se tait, croit-il devoir conclure, c'est tout simplement parce qu'il n'existe pas. Dès lors toute révolte devient stérile : elle ne rencontrerait jamais un interlocuteur valable. Toute prière dérisoire, puisqu'elle ne résonnerait que dans l'abîme du néant.

Cependant les adeptes d'une telle « profession de foi » athée ne courent pas les rues. Il est difficile, reconnaissent ceux qui y adhèrent, de se maintenir, lucides et sans illusions, en face d'un ciel vide, sur une terre décevante. C'est probablement pourquoi, face au silence de Dieu et au mystère de la souffrance, nous assistons à un autre phénomène, le retour en force du « surnaturel ».

Certes de tout temps l'homme a voulu bousculer ses limites. Il a constamment cherché à vaincre la souffrance. Ce sont là des désirs légitimes. Seulement la question est de savoir si sa hâte d'en finir avec ce qui l'opprime ne le conduit pas sur des chemins de libération fort douteux. La soif du

« miracle » s'empare alors de l'homme. Tout est bon pour l'étancher. Des « guérisseurs » philippins sillonnent le Valais : on se précipite vers eux de toutes les régions environnantes. Les inventeurs d'horoscopes prodiguent leurs conseils et jamais leurs « disciples » n'ont été si nombreux. Que des enfants ou des adultes prétendent avoir reçu des « révélations » de la Vierge Marie ou de Jésus Christ lui-même : aussitôt les sanctuaires traditionnels perdent de leur attrait et les voyages s'organisent... On affirme que le Père X ou Y possède le don de guérison : sans retard les foules s'ébranlent et fustigent la litanie des « témoignages ». On entend dire : la source des miracles inaugurée par Jésus se remet à couler au milieu de nous. Si elle s'était tarie, c'était à cause du manque de foi, et en particulier, par oubli de l'Esprit Saint. Il arrive que toute l'atmosphère religieuse d'une famille soit ainsi polarisée par la recherche et l'attente de miracles et de signes.

Il n'est pas rare qu'on demande au prêtre ou au bibliste ce qu'il faut penser de ce déferlement de « miracles » ou de l'orientation théologique de certains groupes au sein desquels s'opèrent des guérisons ou merveilles analogues. La réponse, me semble-t-il, ne doit pas demeurer superficielle. Elle ne peut découler que d'une sérieuse méditation de l'enseignement et de l'exemple de Jésus d'abord, de l'expérience des saints ensuite. Efforçons-nous d'apporter quelques éléments de réponse.

L'auteur de la Première Epître de saint Jean est catégorique : « Voici la victoire qui a vaincu le monde : notre foi » (1 Jn 5, 4). Et si nous nous demandons : que signifie pour lui la « foi », les précisions ne manquent pas. Dès le verset suivant, il déclare : « Qui est le vainqueur du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? » Mais pas n'importe quel Fils de Dieu : « Celui-là qui est venu par l'eau et le sang, Jésus Christ, non pas avec l'eau seulement, mais avec l'eau et avec le sang. » Croire, c'est donc accueillir celui que le Père nous a envoyé pour être « victime de propitiation pour nos péchés » (1 Jn 2, 2).

Cette insistance sur un Christ qui nous purifie de tout péché par son sang peut surprendre (cf. 1 Jn 1, 7). L'auteur se trouve pourtant être en accord parfait avec Paul, le grand théologien de la rédemption. L'on sait, par exemple, la place insigne qu'occupe, dans la théologie de ce dernier, « le discours de la Croix ». Ne déclare-t-il pas avec vigueur aux Corinthiens : « Quant à nous, nous proclamons un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, et Juifs et Grecs, c'est un Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu » (1 Co 1, 23-24) ?

Scandale, la Croix le fut et le demeure. C'est pourquoi le Nouveau Testament nous rassure quand il nous montre les hésitations et même les refus qu'elle a engendrés chez les meilleurs.

Jean-Baptiste, par exemple, tout habité par l'espérance messianique et conscient de l'imminence de la visite de Dieu, annonçait avec mordant le Jour du Seigneur et sa victoire sur tous les ennemis de son peuple. Or, en présence d'un Messie « doux et humble de cœur », épris d'effacement et de pauvreté, le doute semble bien l'envahir (cf. Mt 11, 2-6) : Jésus est-il celui qu'il a annoncé ou bien lui, Jean-Baptiste, doit-il reprendre sa place dans le peloton de ceux qui espèrent la libération d'Israël ?

Cette incompréhension et même cette ruade devant la Croix, Pierre, l'impulsif, les ressentit avec violence. Dès la première annonce de la Passion, il se rebiffe — « Dieu t'en préserve, Seigneur ! Non, cela ne t'arrivera pas » — et provoque à son endroit une réaction de Jésus à la mesure de la répulsion manifestée devant la Croix : « Passe derrière moi, Satan ! tu me fais obstacle » (Mt 16, 22-23). La coupe que lui a donnée le Père (cf. Jn 18, 11), il ne la boirait pas ?

La débandade du groupe des Onze, lors de l'arrestation de Jésus, n'a pas d'autre explication. Le « discours de la Croix » est trop dur pour des oreilles humaines. Nous pourrions aussi évoquer la « lenteur » et la déception des deux marcheurs d'Emmaüs (Lc 24, 25 : « O cœurs sans intelligence, lents à croire à tout ce qu'ont annoncé les Prophètes ! ») ou la difficile lecture d'Isaïe de la part du serviteur de la reine d'Ethiopie (cf. Ac 8, 31 ss.).

Tous ceux que nous venons d'évoquer ont dû relire l'Écriture et se familiariser ainsi avec les mœurs de Dieu. Jean-Baptiste, prisonnier et martyr, y a découvert la patience de Dieu et la douceur du Messie « qui n'éteint pas la mèche qui fume encore » mais donne sa vie pour les multitudes. Tous ont saisi lentement, à travers leur propre souffrance et conversion, le poids d'amour contenu dans le « il fallait que le Christ souffrît ». Du reste, chaque disciple du Christ comprend un jour que « la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ, alors que nous étions encore pécheurs, est mort pour nous » (Rm 5, 8). Tout simplement, parce qu'en nous donnant son Fils, le Père nous a tout donné et « qu'il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime » (Jn 15, 13).

Dès la rédaction du Nouveau Testament, la communauté des croyants s'est mise à l'école de ce Christ crucifié. Elle a compris, grâce à l'avertissement de Jésus, qu'un acte comme la multiplication des pains (et ceci vaut pour les

autres prodiges, guérisons ou résurrections, par exemple) n'était pas destiné à se reproduire matériellement, mais que le miracle devait être lu comme un signe et un chemin qui conduit à la foi et à l'œuvre de Dieu qui est précisément « de croire en celui qu'il a envoyé » (Jn 6, 29). Les miracles opérés par Jésus l'ont été au titre de la révélation et de l'enseignement : il fallait proclamer haut et clair que Dieu n'aime pas la souffrance et que le Royaume qu'il instaure est celui de la vie, de la paix et de la joie. Ces miracles-signes n'ont pas à se multiplier. Grâce à la chaîne infrangible qui nous relie aux premiers témoins, ils demeurent notre bien propre, comme des phares sur la route souvent ardue de notre pèlerinage de foi.

Les saints ont perçu le sens profond de ces signes. Ils les ont lu essentiellement comme un appel à la conversion. Celle-ci impliquant l'exigence de se mettre à l'école de celui qui est « doux et humble de cœur », afin de placer ses pas dans les pas du Serviteur, jusqu'au don de sa propre vie. Ils sont allés plus loin encore. Lentement, selon des vocations différentes, ils ont compris que non seulement ils pouvaient imiter le Crucifié mais encore qu'ils devaient lui faire toute la place en eux au point de lui offrir « une humanité de surcroît ».

La lecture attentive de l'évangile, la fréquentation des martyrs et des saints peuvent nous fournir, à nous aussi, des éléments sûrs de discernement. A l'écoute de la grande tradition chrétienne, nous éviterons d'abord certains pièges. Celui, par exemple, de demander à Dieu des signes, alors qu'il nous a donné le signe suprême de son amour sur la Croix, et celui, permanent, de sa présence eucharistique. Nous vaincrons aussi la tentation de lui demander des miracles, comme si le Royaume de Dieu devait s'instaurer par des coups de force. J'aime citer l'exemple lumineux d'Elisabeth de la Trinité. Une de ses jeunes amies avait quitté le Carmel après y avoir été quelque temps comme postulante ou novice. Cette jeune fille s'interrogeait : devait-elle revenir au Carmel ? Où sa vocation l'appelait-elle ? Pourquoi ne pas demander alors un signe à Dieu ? Voici ce qu'Elisabeth lui répond : « Vous me dites de demander un signe au bon Dieu pour savoir si nous nous reverrons et si vous viendrez reprendre votre place près de votre petit Ange (l'ange étant la sœur chargée d'initier une postulante aux usages de la vie monacale) ; mais, malgré mon désir intense de vous faire plaisir, je ne puis le faire, ce n'est pas là ma grâce, il me semble que ce serait sortir de l'abandon. Ce que je puis vous dire, sœur chérie, c'est que vous êtes aimée " beaucoup aimée par notre Maître et qu'il vous veut sienne " » (Lettre 293). Le chrétien n'a pas besoin de recevoir des signes supplémentaires.

Nous porterons aussi un autre regard sur la souffrance et, en particulier, sur la maladie. Celle-ci est certes un mal qu'il faut combattre avec intelligence, compétence et ténacité, chez les autres et en nous-mêmes. Mais elle n'est nullement un malheur absolu, spirituel, qu'il faudrait supprimer par des miracles. Sans doute ce serait faux de dire : Dieu envoie telle maladie ou accident. Mais Dieu permet la maladie, parce qu'il veut que telle personne entre plus intensément dans la voie de son Fils, crucifié par amour, parce qu'il attend de telle famille une conformité mystérieuse avec le Sauveur. C'est encore Elisabeth qui écrit à sa maman avec beaucoup de lucidité : « Je ne peux pas dire que j'aime la souffrance en elle-même, mais je l'aime parce qu'elle me rend conforme à Celui qui est mon Epoux et mon Amour » (Lettre 317).

Prenons un exemple. Les communautés de Thérèse de Lisieux et d'Elisabeth de la Trinité devaient combattre, avec les moyens médicaux de l'époque, les maladies de leurs jeunes sœurs. Elles pouvaient demander à Dieu de les guérir. Elles l'ont certainement fait. Elles n'avaient pas à attendre de miracle de guérison. C'eût été, pour reprendre l'expression d'Elisabeth, « sortir de l'abandon ». Une vie courte n'est pas, aux yeux de Dieu, un échec. Elle peut être une assimilation rapide et fulgurante au Christ crucifié. Jésus nous le déclare : « Cherchez d'abord le Royaume et la justice », c'est-à-dire la conformité à la volonté amoureuse du Père. Là est l'essentiel.

Ceci nous conduit au cœur de notre réflexion : aux profondeurs souvent insoupçonnées de notre existence chrétienne, aux « miracles » de notre foi. Par le baptême, sacrement de la foi, nous avons été plongés dans la mort de Jésus Christ (Rm 6). Nous sommes devenus « un seul être » avec lui (Ga 3, 28), membres de son Corps. Le Père a envoyé en nos cœurs son Esprit pour nous révéler le vrai nom de notre Dieu, celui de Père, et en même temps nous assurer que nous sommes bien ses enfants (Ga 4, 4-6). L'épître de Pierre nous l'assure : nous sommes membres d'un « corps sacerdotal » saint. Comment dès lors ne pas saisir que c'est toute notre existence qui devient le théâtre d'une liturgie de louange, de service et d'amour ?

Du « miracle » de notre foi, nous en sommes les témoins chaque fois qu'un enfant de Dieu prend conscience, du fait de la présence de l'Esprit, des profondeurs de sa vie d'union au Christ et à la Trinité. Ainsi nous pouvons l'admirer chez cet enfant qui renonce à dire un mensonge pour se disculper ou qui se détourne d'un plaisir immédiat pour aider sa petite sœur. Nous pouvons le saluer chez un jeune, placé devant des choix difficiles, qui opte dans son cœur pour le Christ et l'évangile. Chez tel autre qui se donne lui-même parce que donner moins lui paraît toujours insuffisant.

Le « miracle » de la foi et de l'Esprit ?

Mais n'est-il pas lisible quand la grâce du mariage permet à des couples, au sein desquels cent motifs « naturels » de divorce existent, de surmonter les tentations de rupture et de se respecter faibles, différents ou même temporairement infidèles ?

Et que dire de la patience de certaines épouses dont le mari est alcoolique ? Du désespoir chaque jour surmonté par des parents d'enfants handicapés ? Que dire de l'héroïsme de tant de pauvres, de leur lutte incessante en vue d'assurer à leur famille une vie décente ? Les litanies de l'amour fraternel et du pardon ne proclament-elles pas la victoire de la foi et ses « miracles » pour celui qui a appris à lire à l'école de Jésus et de son évangile ?

Le silence de Dieu est parfois très lourd. Le mystère du mal et de la souffrance accablant. Néanmoins, le disciple du Christ ne se réfugie ni dans l'athéisme, ni dans l'attente du « merveilleux », ce qui serait ressenti par lui comme une fuite. Il vit en présence de Dieu « un face-à-face dans les ténèbres ». Il sait que ni les honneurs, ni le succès, ni la richesse ou la santé ne mesurent son « être » véritable qui demeure caché en Dieu avec le Christ. Il n'est en quête ni de signes, ni de miracles, ceux de l'évangile lui suffisent. Par contre il est avide de déchiffrer la volonté de son Père et d'y conformer sa vie. Et chaque fois que la grâce lui permet d'y parvenir — marchant sur la corde raide de sa conversion personnelle et des exigences sans cesse renouvelées de l'amour et du service fraternels — Il sait que le Christ vit, souffre, agit et aime en lui et que se produit le miracle de la foi.

Et si sa vie échappe aux regards des hommes, il s'en réjouit. Avant lui, un Autre s'est « anéanti » dans la provinciale cité de Nazareth. Et cet Autre est « tout »...

Grégoire Rouiller